

poème et le jeu de Martin firent le succès.

Eller avait deux passions, l'une pour Chérubini, l'autre contre Catel. Pourquoi cette antipathie contre Catel, le plus doux des hommes? On ne put jamais le comprendre. Eller était très pauvre et la dernière année de sa vie, il donnait ses leçons chez lui à un quatrième étage de la rue Bellefonds. Un jour que nous allions chez lui, nous le trouvâmes dans sa cour, où il venait de fendre du bois, dont il allait monter une lourde charge à son quatrième. Nous voulûmes l'aider :

— Laissez donc, nous dit-il, depuis que je suis à Paris, j'ai appris à m'accoutumer à tout, à tout, entendez-vous? excepté à la musique de M. Catel.

Eller mourut. On ouvrit un concours pour son remplacement. Ce fut Zimmermann qui l'emporta, mais il fallait opter entre l'enseignement du contre point et celui du piano qu'il professait déjà. Il préféra sa classe de piano, et Fétis, le concurrent dont la composition avait le plus rapproché de celle de Zimmermann, fut élu.

J'entrai dans la classe de Reicha. Ce dernier était aussi expéditif qu'Eller était lent. On faisait en une année le cours de contre point chez Reicha, il en fallait cinq chez Eller. A peu près à la même époque, Boieldieu fut nommé professeur de composition, j'entrai dans sa classe à la formation et ce furent de grands cris au Conservatoire, à l'époque de la création de cette classe, car les œuvres de Boieldieu y étaient en fort mince estime.

On aura peine à croire qu'à cette époque où je partageais entièrement les préjugés de mes condisciples je méprisais souverainement la musique mélodique, je n'estimais absolument que les combinaisons les plus arides et les plus recherchées. Boieldieu employa quatre années à me réformer et je dois dire avec reconnaissance que je lui dois d'avoir entièrement modifié ma manière d'envisager la musique.

J'ai parlé de mon goût pour l'orgue. Depuis quelques années je remplaçais divers organistes dans leurs paroisses. J'ai successivement joué l'orgue à Saint-Etienne du Mont, Saint-Nicolas du Chardonnet, Saint-Louis d'Antin, Saint-Sulpice et aux Invalides, comme commis de Baron père et de Séjan fils. Mon goût pour le théâtre n'était pas moins vif que pour la musique d'église. Je m'étais lié avec le garçon d'orchestre de l'Opéra-Comique, et ce m'était une grande joie quand il pouvait me procurer une entrée à l'orchestre des musiciens. Mon goût était si faux à cette époque, que je ne comprenais nullement le mérite des ouvrages de Grétry et que toute mon admiration était réservée aux opéras de Méhul. Il est inutile de dire que j'ai changé du tout au tout.

Le Gymnase venait d'ouvrir pour jouer des opéras on en avait déjà représenté plusieurs. On en ré, était un intitulé *le Biamme*, musique d'Al Piccini. Un musicien nommé Duchaupe, bibliothécaire, copiste, timbalier et chef des chœurs, m'offrit de me faire entrer comme triangle avec 40 sous de cachet par représentation, à la condition que je lui donnerais mes appointements. J'aurais payé pour être admis, je consentis donc sans peine à ne rien recevoir. Me voilà donc initié aux coulisses le but de tous mes désirs! — Mon père n'avait pas voulu que je fusse musicien, il aurait préféré que j'entrasse dans un bureau ou une étude. mais toute son opposition se borna à me laisser sans argent. Il me donnait la nourriture et le logement, mais rien de plus. Je me tirai de ma position en donnant quelques rares leçons à 30 sous le cachet, en vendant de mauvaises romances et de plus mauvais morceaux de piano au prix de 50 ou 60 francs de musique, prix marqué, c'est-à-dire 25 ou 30 francs.

Mon entrée au Gymnase fut un événement dans ma vie. Je hai des connaissances et des amitiés avec des acteurs et des auteurs : ce fut, en un mot, mon point de départ. Duchaupe mourut et je lui succédai comme timbalier et chef des chœurs aux appointements de 600 francs par an. C'était une fortune. Je ne donnai plus de leçons à 30 sous et je fis un peu moins de musique de pacotille.

Boieldieu n'avait pas grande confiance en moi ; son préféré était Labarre. Labarre négligea la composition où il aurait réussi, pour la harpe où il excellait et avec la quelle il pouvait gagner une vingtaine de mille francs par an. Avec le nom de mon père, j'aurais pu, en persévérant, gagner presque la même somme avec des leçons de piano : j'eus le courage de résister.

Je concourus deux fois à l'Institut, la première fois, j'eus une mention honorable, la deuxième, le premier grand prix fut décerné à Barbereau, le premier second prix à Paris et j'obtins un deuxième second prix. Boieldieu fut désespéré de mon succès, il ne voulut plus que je me présentasse au concours et il eut raison. Dix ans plus tard Barbereau était chef d'orchestre au théâtre français. Paris était chef d'orchestre au théâtre du Panthéon et j'avais déjà fait jouer une dizaine d'opéras.

Cependant pour atteindre mon but d'arriver au théâtre, je pris un singulier chemin. Je me liai avec des auteurs de vaudeville et je leur offris de leur faire pour rien des airs de vaudeville qu'ils payaient fort cher aux chefs d'orchestre des théâtres pour lesquels ils travaillaient. J'obtins ainsi mes premiers succès au Vaudeville et au Gymnase, et il me fallut soutenir une lutte violente contre les chefs d'orchestre de ces théâtres. Blanchard critique musical aujourd'hui et alors chef d'orchestre aux Variétés, parvint cependant à me barrer entièrement la porte de son théâtre. Mais au Gymnase, les airs du *Baiser au porteur*, du *Bal champêtre*, de *la Haine d'une femme*, et au Vaudeville ceux de *Monsieur Botte*, du *Hussard de Fesheim*, de *Guillaume Tell* me valurent l'amitié et les promesses de collaboration des auteurs de ces pièces.

Après mon concours de l'Institut, je fis un voyage en Hollande en Allemagne et en Suisse avec un de mes amis, le docteur Guille, un des hommes les plus originaux et les plus spirituels que je connaisse. J'avais rencontré Scribe en Suisse il me proposa de faire la musique d'un vaudeville pour le Gymnase. J'acceptai avec empressement. Mes cantatrices étaient Léontine Fay et Déjazot ; mes chanteurs : Gonthier, Paul, Legrand et Ferrière. Malgré l'exécution j'eus un grand succès et plusieurs airs devinrent populaires. Boieldieu avait assisté à ma répétition générale et il fut très-surpris de ce que j'avais fait. Scribe m'envoya demander ma note, comme il avait l'habitude de le faire avec les chefs d'orchestre. Je répondis fièrement que j'étais assez payé par l'honneur de sa collaboration, et il me jura qu'il me donnerait le poème de mon premier opéra. On verra par la date du *Chalet* que je fis bien en n'ayant pas la patience de l'attendre, car j'avais déjà donné plusieurs ouvrages, lorsqu'il consentit sur les instances de Crosnier et malgré l'opposition de son collaborateur Mélesville à me donner la pièce (*le Chalet*), qui fut mon premier grand succès, encore me fut-il imposé comme condition que je ne toucherais qu'un tiers au lieu de la moitié des droits d'auteur qui devait me revenir.

Après plusieurs années de ces étourdissements dans les petits théâtres et entre autres aux Nouveautés où j'avais donné *Valentine*, *Cabel*, etc., Saint-Georges me confia un poème en un acte *Pierre et Catherine*. C'était un sujet sérieux, avec beaucoup de chœurs et de développements musicaux. Je n'étais connu que par des airs de Pont-Neuf, c'était une bonne fortune pour moi que d'avoir l'occasion de me révéler dans un tout autre genre. Ma pièce n'avait que quatre personnages, Pierre le Grand, Catherine, un soldat et un fournisseur. Mes rôles étaient destinés à Lemonnier, Mme Pradier, Féréol et Vinentini. Trois acteurs refusèrent : Demonnier et Mme Pradier parce qu'ils répétaient *la Fiancée d'Auber*, et Vinentini pour faire comme ses camarades ; Féréol seules aiment toujours à faire le contraire de ce qu'ils font habituellement. On me donna Damoreau pour mon rôle principal. Mlle *** qui était incapable et l'on ne trouvait personne pour remplacer Vinentini. J'avais été camarade au Conservatoire avec Henry : il ne jouait que des bas-